

HUBERT HADDAD

MĀ

間

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

© Zulma, 2015.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou sur *Ma*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

D'apparence radieuse, sans la moindre prévention d'aucune sorte, Saori vivait son divorce comme un désastre exclusif et un désenchantement. Elle n'en montrait rien toutefois, affichant une disponibilité pareille à l'oubli. L'absence totale de préjugés et un certain sens des conventions cohabitaient bizarrement chez cette fière intellectuelle qui souffrait d'une nostalgie illimitée, sorte de *mal du passé*, assez semblable au mal du pays. Traductrice de l'anglais, experte en littérature américaine, elle aimait à l'occasion réciter les vers d'Anne Bradstreet, « À mon cher et affectueux mari » :

*Si jamais deux ne firent qu'un, ce fut nous.
Si jamais homme fut aimé, ce fut toi.*

Son jeune amant, encore trempé de sa sueur, l'écoutait avec un certain désarroi. Plus bègue que jamais, incapable de prononcer trois mots cohérents, il s'était résolu au silence. À peine moins âgée que ne l'était sa mère, Saori lui offrait un

bonheur inconcevable. Chez elle, dans un appartement confortable au cœur de Tokyo, parmi ses milliers de livres et ses estampes, cette femme d'une grâce ensorceleuse se déshabillait comme en dansant et, sans doute pour ne pas l'effaroucher, prenait soin de son hôte avec les gestes précis et immuables du rituel d'apaisement qui précéderait un sacrifice redouté ou quelque sacrilège. À peine dévoilée, la chair opaline de Saori était une telle effraction de beauté, comme une rivière de montagne soudain en travers des tatamis ! À côté d'une pareille submersion des sens, faire l'amour au bain avec une princesse des bulles n'était qu'un rêve de collégien. L'expérience de Saori, à la solde d'un corps splendide, eut sur le jeune homme une si troublante emprise qu'il crut renaître à mille vies antérieures, lui qui n'avait encore rien vécu. Elle s'offrait si savamment que très vite se délièrent les amples frayeurs et les petites hantises qui, à son âge, s'accrochent aux choses du sexe. Mais c'était trop de ravissements et de féroces délices. Trop de vertiges. Comment son époux, ce Hayato moustachu et balaféré, avait-il pu y renoncer ? Il n'y eut bientôt plus d'issues que dans l'éloquence : l'ex-barman du Café Crépuscule osa enfin déclarer sa flamme d'une voix forte et distincte, avec le sentiment de rompre un deuil. Touchée, Saori lui remplaça doucement ses lunettes en forme de hublots sur le nez. C'est seulement alors qu'elle

lui parla de son métier de traductrice et de son goût pour les excursions pédestres. De ses recherches littéraires aussi, d'une passion indéfectible pour un auteur plutôt méconnu de ses compatriotes sur lequel elle rédigeait une biographie du point de vue particulier de la marche à pied.

— Tu as vraiment quelque chose de lui, mon petit Shōichi, lui redit-elle un jour d'octobre, après des semaines d'isolement studieux.

— À cause des lunettes ou de mes sandales de paille tressée ?

— Non, sans plaisanter, tu ressembles à Santōka, tu as ses traits, son allure, un air de hibou surpris en plein jour.

Saori se souvint lui avoir déjà fait cette remarque au Café Crépuscule, un fameux soir, devant Hayato Mori, lequel ne releva pas l'incongruité. Un homme qui cesse d'aimer devient vite libéral.

— Est-ce pour cela que tu t'intéresses à moi ? demanda son jeune hôte, intimement convaincu que Saori, toute dévouée aux images révolues de sa vie ou aux empreintes de ses lectures, ne pouvait ressentir d'émotion qu'au second degré.

— Quelle idée ! s'étonna-t-elle. Mon ex-mari, lui, ne ressemblait à personne. Mais ça m'amuse assez d'avoir à demeure le portrait vivant de Santōka. Même si tu es tout le contraire : sobre, plutôt casanier et d'aspiration rationnelle, du

moins dans tes études. Sais-tu ce qu'il disait ?

— Qui donc ?

— Santōka, voyons ! « Les jours où je ne marche pas, ne bois pas de saké, ne compose pas de haïkus, je ne les apprécie guère. »

— C'est juste, je n'ai encore jamais écrit un haïku, le saké me rend malade et j'ai les randonnées en aversion ! bredouilla Shōichi avec cette précipitation coléreuse des grands timides.

Il regretta aussitôt son mouvement d'humeur et, comme on s'incline devant une divinité, baisa les belles mains aux ongles vermeils pour n'avoir pas à s'excuser. La lumière d'automne diffractée en éventail par les biseaux des vitres jetait des aiguilles d'or sur le futon déployé le long d'un mur de livres.

Accroupie entre un empilement de dossiers sur lequel béait une encyclopédie et la table basse où une théière fumait encore, Saori considéra le jeune homme sans ciller. Son attention en équilibre sur un fil distendu de rêverie devint proche de l'extrême distraction. Depuis le temps qu'elle consacrait ses veilles à suivre pas à pas les déplacements de son très fragile héros à travers le pays, à étudier ses moindres états d'âme et à déplorer son infortune, il était naturel que Taneda Shōichi, alias Santōka, fût venu la visiter avec cette merveilleuse simplicité des spécimens mémorables.

— Tu te souviens, murmura cet autre Shōichi

d'une voix hésitante, lorsque j'ai appelé chez toi la première fois...

— Bien sûr, c'est mon ex-mari qui a décroché.

— Ton mari ? Je n'y crois pas ! N'étiez-vous pas séparés ?

Saori s'amusait de la mine déconfite de son amant. La jalousie, ce diable triste, manquait par trop d'esprit.

— Même lorsqu'il vous quitte pour une plus jeune, un mari, divorcé ou non, ne peut s'empêcher de venir prendre le thé, quelquefois...

En se penchant, un de ses seins, celui du cœur, roula hors du kimono. L'ardeur que mit Shōichi à la dénuder de haut en bas lui évoqua celle d'un petit garçon disputant quelque jouet dans un bac à sable. Quand il fut en elle, sanglotant de plaisir, elle observa les reflets du soleil sur le cadre d'une estampe de paysage marin au bleu de Prusse. Le couchant illuminait cette image offerte par Mori au début de leur histoire. Difficile de comprendre ce que l'amour bouleverse en vous. Son ex-époux n'était qu'une canaille égoïste et avide. Une partie d'elle, corps inclus, l'avait pourtant aveuglément aimé. Avec lui, malgré un abîme d'incompréhension, c'était le soleil qui entraît par sa porte. Saori serra les poings, ardemment secouée par son jeune adorateur au regard de myope. L'estampe disparut peu à peu sous l'intense réverbération. Comme un miroir, songea-t-elle. C'est ainsi : la mémoire

se couvre de buée jusqu'au prochain rendez-vous.

Malgré leurs accords, Shōichi trouvait souvent porte close lorsqu'il se présentait. Il soupçonnait sa maîtresse de recevoir Mori, lequel ne se lassait pas d'afficher son ascendant sur cette femme répudiée. L'étudiant s'en retournait abattu, leur souhaitant mille morts, et rappliquait penaud le lendemain à la même heure, tout fébrile à l'idée d'être abandonné d'elle. Saori avait pris en lui la place exacte du vide ; sa présence comblait le puits tari de son cœur d'un déluge ininterrompu. Il l'aimait en nourrisson insatiable après toutes ces nuits collé au sein d'une morte ; elle était l'intime, pénétrante et altière immensité de la vie accordée par prodige à l'oisillon déplumé chu du nid. La perdre – il en chancelait de certitude alors – eût été pour lui mourir. Aussi revenait-il à elle sans un mot de blâme, affolé qu'elle pût lui ajourner ses faveurs. Pour lui plaire, il l'interrogeait sur l'avancement de son ouvrage, certain qu'elle prendrait plaisir à lui exposer l'état de ses recherches. En vérité, Saori parlait avec un tel enthousiasme de Taneda Shōichi, qu'il reporta plus ou moins sciemment sur ce dernier une part de son dépit. Quelle espèce d'intérêt allouer à un pareil bon à rien dont même la jeune sœur eut honte quand, vagabond de retour au village natal, il lui demanda asile. Mais Santōka avait au moins le mérite d'être mort et de distraire Saori de son incurable nos-

talgie. Était-il possible de s'amouracher, fût-ce spirituellement, de ce pitoyable moine, ivrogne endurci et haïkiste d'occasion qui ne trouvait d'assise littéraire qu'en d'incolores pastiches de Bashō ? Pour démontrer à sa maîtresse que lui, Shōichi, n'avait pas que ses verres de lunettes à double foyer en commun avec l'autre Shōichi, il s'essaya en secret à l'écriture de haïkus toute une semaine et se présenta triomphal à son domicile, une de ces journées ouvrables qu'elle lui avait imposées. Quand, une fossette de contentement au coin des lèvres, il lui lut son œuvre le temps d'une expiration, Saori ne put s'empêcher de rire.

— Pas mal ! dit-elle en écrasant une larme de l'index, mais il te manque peut-être encore un grand chagrin d'amour. Ce sera parfait quand tu auras fait tes classes à l'école de la vie et bien étudié l'art magistral des Bashō, Buson ou Santōka...

— Je me demande ce que tu lui trouves, à ton Santōka ! C'est tellement banal d'écrire :

*Dans mon village natal
au secret de la nuit
rêvant de mon village natal*

Ces mots à peine émis, le silence et même la gravité de cette femme qui n'était pas loin d'atteindre l'âge de sa mère lui renvoyèrent en écho le son de ses paroles et il en fut malgré lui bouleversé,

songeant brusquement à tout ce qu'il ne reverrait jamais plus.

— Je t'aime beaucoup, mon petit Shōichi, lui déclara-t-elle ce jour-là avec une nuance de solennité. Mais tu ne dois pas trop t'attacher à moi. Inutile de consulter le bureau impérial des présages ! Je suis presque vieille et le temps nous sépare.